

# Contexte

## Situation politique et sociale du Guatemala, avant le conflit. Quelques éléments contextuels

David De La Fuente

### Introduction

Le film de Jayro Bustamante constitue une revisite de la légende populaire de *la Llorona* qui lui a donné son titre. Cette légende, qui prend forme à l'époque coloniale mésoaméricaine – mais qui trouve ses racines dans la tradition orale préhispanique –, connaît de nombreuses variantes en fonction des lieux et des époques. Elle fait aujourd'hui partie du folklore de l'ensemble du sous-continent et au-delà. Dans son long-métrage, le réalisateur guatémaltèque articule de façon originale légendes et croyances populaires que la tradition orale perpétue sous différentes formes depuis des siècles à l'histoire immédiate bien réelle du Guatemala.

La légende est celle d'une femme noyant ses enfants pour se venger de son mari infidèle et dont l'âme en peine erre dans la nuit au bord des lacs et des rivières à la recherche de sa progéniture, terrorisant les vivants par ses cris de douleur.

L'histoire est celle de la violence étatique qu'a connue le pays centroaméricain depuis le milieu des années 1950 pour atteindre un caractère génocidaire contre les populations indigènes au cours des années 1980, spécifiquement sous le gouvernement du général Efraín Ríos Montt (1982-1983).

Conséquence d'une militarisation croissante et inéluctable des institutions de l'État, l'histoire du Guatemala est également celle d'une impunité post-conflit qui trouve ses racines dans l'affrontement armé bien sûr, tout comme dans le processus de paix entre l'Armée et le gouvernement d'une part, et les mouve-

ments insurgés réunis au sein de l'*Unidad Revolucionaria Nacional Guatemalteca* (URNG) d'autre part, qui débuta à la fin des années 1980 pour se conclure en décembre 1996 par la signature de l'Accord de paix ferme et durable.

Dans une dramaturgie tout autant empruntée au cinéma de genre – horreur – qu'à la tradition latino-américaine du réalisme magique, Jayro Bustamante fait de la *Llorona* une sorte d'héroïne revenue hanter le général Enrique Monteverde à la retraite (alter ego du général Efraín Ríos Montt), responsable des massacres et des disparitions, pour réclamer justice pour elle et pour toutes les victimes du conflit.

Notre objectif ici est d'apporter un éclairage sur les faits qui se sont déroulés au début des années 1980 et auxquels fait référence le réalisateur. Pour cela, nous effectuerons tout d'abord une présentation du Guatemala, de son territoire et de sa population, notamment sa spécificité ethno-sociale, ce qui nous permettra de mieux comprendre les raisons et le déroulement du conflit armé interne.

Nous aborderons dans l'article suivant la guerre à proprement parler, des origines à la politique génocidaire du gouvernement d'Efraín Ríos Montt à l'encontre des populations civiles, et plus particulièrement des populations indigènes historiquement marginalisées que ce soit des points de vue politique, économique ou social. Nous analyserons notamment les formes de la violence et de la terreur étatiques mises en place à partir des années 1960 (disparitions forcées, éliminations ciblées, massacres indiscriminés, etc.), et qui trouvent leur point culminant au début des années 1980, dans la politique de terre brûlée menée dans les territoires indigènes, en particulier dans l'Altiplano central, mais également en Alta et Baja Verapaz, ainsi que dans la région montagneuse de l'Ouest du pays.

Nous terminerons par un rapide aperçu des négociations de paix qui, si elles ont mis un terme à l'un des conflits internes les plus longs et les plus sanguinaires d'Amérique latine, n'ont pas pour autant permis de panser les plaies d'une société meurtrie par 36 ans de guerre, du fait de la portée restreinte de certains accords – notamment l'accord donnant naissance à la *Comisión de Esclarecimiento Histórico* (CEH) – qui, faute d'un engagement de la part des gouvernements successifs pour leur application, ont pérennisé l'impunité, rendant impossible l'attribution des responsabilités individuelles dans les crimes commis.

## Spécificités du Guatemala

### 1. Le territoire

L'observation d'une carte géographique et administrative du Guatemala est très révélatrice des aléas historiques (une frontière dessinée au cordeau) et de sa place en Amérique centrale, avec ses frontières avec plusieurs pays et ses ouvertures maritimes.



Le Guatemala est, avec le Costa Rica, le Nicaragua, le Honduras et le Salvador, l'un des cinq États qui composent l'Amérique centrale. Du fait de leur taille réduite, de leur faible rayonnement économique, politique et culturel, ces pays sont généralement traités comme un ensemble et rarement de façon individualisée. Il est vrai qu'ils présentent de nombreuses similitudes liées, notamment, à un passé colonial commun. Cependant, il existe entre eux des différences tout aussi nombreuses et notables. Le Guatemala est peut-être celui qui offre la plus

forte singularité géographique et démographique de l'isthme, notamment du fait d'une population indigène majoritaire, concentrée dans les régions montagneuses de l'Ouest et du Nord.

Du point de vue de la superficie, il ne se place qu'en troisième position avec 108 890 km<sup>2</sup>, derrière le Nicaragua et le Honduras, respectivement : 129 494 km<sup>2</sup> et 112 090 km<sup>2</sup>. Le Costa Rica et le Salvador arrivent loin derrière avec des surfaces de 51 100 km<sup>2</sup> pour le premier, et 20 742 km<sup>2</sup> pour le second<sup>1</sup>. Mais la singularité du Guatemala réside dans son relief, particulièrement accidenté et élevé. Même si la hauteur moyenne du pays ne se situe qu'à 759 mètres au-dessus du niveau de la mer, son point le plus haut, le volcan Tajomulco, culmine à 4 220 mètres. Environ 50 % du territoire présente ainsi des caractéristiques de moyenne et haute montagne, soit au-dessus de 1 000 mètres.

La localisation des massifs montagneux est concentrée sur le Centre et l'Ouest du pays qui hébergent les plus hauts sommets – 14 dépassent les 3 000 mètres d'altitude – ne laissant à l'Ouest et au Sud, qu'une étroite frange le long de la côte du Pacifique qui, avec le piémont de la Sierra Madre constituent la zone qui regroupe la plupart des monocultures d'exportation : banane, café, cacao, canne.

## 2. La population

Le Guatemala n'est pas le plus grand pays de la zone, mais il est de loin le plus peuplé, aujourd'hui comme dans les années 1980, avec 16,2 millions d'habitants en 2015, contre 9,1 millions pour le Honduras, un peu plus de 6,2 millions pour le Nicaragua, 6,3 pour le Salvador, et 4,84 millions pour le Costa Rica. En 1981, le Guatemala, avec 7,46 millions d'habitants, était plus peuplé que ses voisins. À la fin du conflit, en 1996, il en comptait 10,64 millions.

De nos jours, la densité moyenne du Guatemala est de 152 hab./km<sup>2</sup> (Costa Rica : 98 hab./km<sup>2</sup> ; Nicaragua 47 hab./km<sup>2</sup> ; Honduras : 82 hab./km<sup>2</sup> ; Salvador : 298 hab./km<sup>2</sup>).

---

1. À titre indicatif, la France métropolitaine, avec ses 543 940 km<sup>2</sup> pourrait contenir l'ensemble de l'Amérique centrale.

Cependant, la répartition territoriale présente de fortes disparités. Le département du Petén par exemple (au nord du pays), qui représente 33 % de la surface totale, n'héberge que 5 % de la population.

Par ailleurs, on observe que la plupart des départements les plus densément peuplés sont majoritairement indigènes, certains affichant des proportions proches de 100 % : Totonicapán, Sololá et Alta Verapaz. Six autres présentent des proportions supérieures à 50 %. En somme, c'est pratiquement la moitié des départements, concentrés sur la moitié nord du pays (zones montagneuses de l'ouest et du nord et Altiplano central), qui est majoritairement indigène.

### *a. Composition ethnico-sociale du Guatemala*

Une autre caractéristique singulière du Guatemala, cette fois-ci à l'échelle du continent tout entier, est sa composition sociale. En effet, il est, avec la Bolivie, le seul pays où les indigènes constituent la majorité de la population : soit environ 60 % du total<sup>2</sup>.

En revanche, à la différence de la Bolivie, cette population autochtone présente une grande diversité, malgré une très forte représentation de la branche maya.

En effet, sur les 25 groupes ethnolinguistiques présents sur le territoire, 22 groupes appartiennent à la famille des langues mayas, auxquels il faut ajouter : les Xincas, les Garifunas (afro-descendants) et les *Ladinos*, qui appartiennent à d'autres branches linguistiques. Mais si 22 groupes ethniques sur les 25 existants proviennent d'un tronc maya commun, ils présentent des différences notables et profondes, à commencer par leurs langues qui sont peu ou pas du tout intelligibles entre elles.

---

2. Ce sont là les estimations basses généralement retenues par les démographes, sociologues et anthropologues qui questionnent les modalités des recensements qui font état de proportions plus modestes, autour de 41 % pour les deux pays en 2010. Cf. notamment le rapport de la Banque Mondiale, *Indigenous Latin America in the Twenty-First Century*, Banque Mondiale, Washington DC, 2015, p. 25 et suivantes. Pour le Guatemala, cf. Verdugo Lucía, « Guatemala », in SICHRA Inge (Coord), *Atlas sociolingüístico de pueblos indígenas en América Latina*, UNICEF y FUNPROEIB Andes, 2009, p. 852 et suivantes ; ainsi que Cojtí Cuxil Demetrio, *El movimiento maya (en Guatemala)*, Guatemala, Cholsamaj, 1999, p. 17-18.

Il convient ici d'apporter quelques précisions sur le terme « *ladino* », qui revêt des sens différents au cours de l'histoire. En résumé, d'une catégorie raciale sous la colonie, il est devenu, au moment de l'indépendance et de la construction de la nation guatémaltèque, une catégorie socio-politique. Quoiqu'il en soit, ce groupe a toujours constitué un ensemble numériquement minoritaire hétérogène et a participé à la construction d'une société que l'on a voulue structurée autour d'une opposition entre indigènes et non-indigènes. De fait, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, le terme regroupe généralement « tout ce qui n'est pas indigène ».

### ***b. Origines d'une société polarisée***

#### ***L'expérience de la Vera Paz de Fray Bartolomé de las Casas***

Au Guatemala, la structure ethnico-sociale a été largement configurée par l'héritage colonial. Cela est en grande partie dû aux mesures prises par la Couronne en s'appuyant sur l'ordre des Dominicains pour protéger les indigènes. En permettant à Fray Bartolomé de las Casas de mener son expérience de *reducciones* dans la *tierra de guerra* de la Verapaz (au-dessus de la moitié nord du Guatemala et sud du Mexique actuels), la monarchie s'assurait une reprise en main du pouvoir et des richesses, accaparés par les conquérants *encomenderos* de la première heure.

Le système mis en place à partir de 1537 était fondé sur la création de *reducciones*, sortes d'isolats constitués de communautés indiennes, le plus souvent déplacées, intégrées dans une nouvelle organisation administrative, l'*Audiencia de los confines*. Ces communautés, placées sous la responsabilité des frères dominicains, étaient régies par les principes suivants :

- La soustraction immédiate et définitive des Indiens réduits à la domination ou autorité de quelque espagnol que ce fût.
- La suzeraineté exclusive et directe du roi d'Espagne.

3. Rodas Isabel, « Ladino, una identificación política del siglo XIX », in *Estudios, Instituto de investigaciones históricas, antropológicas y arqueológicas*, Guatemala, USAC, décembre 1999, p. 56-67 ; Taracena Arriola, Arturo, *Invenición criolla, sueño ladino, pesadilla indígena*, Costa Rica, Editorial Porvenir SA, 1997.

- À partir de l'entrée des religieux dans la zone concernée, aucun Espagnol ne pouvait y pénétrer sans leur accord, et ce pour une durée de cinq ans<sup>4</sup>.

Les réductions permirent une reprise démographique conséquente et la préservation de ces populations, essentiellement tournées vers la production agricole dans les exploitations de l'ordre mendiant où les conditions de travail étaient très éloignées de celles des régions minières d'autres zones de l'empire. D'ailleurs, si l'expérience lascasienne y fut transposée, les résultats n'ont rien de comparable.

Au Guatemala, l'expérience se prolongea dans le temps (jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle) – l'Audiencia de los confines était une région située à l'écart des grandes routes commerciales et des pôles d'activité de l'empire – permettant aux populations réduites de se structurer socialement et culturellement de façon relativement autonome. Et lorsqu'entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle la Couronne entreprit de les assimiler – c'est-à-dire de les européeniser – les révoltes se multiplièrent, tout comme au cours de l'indépendance qui engagea les autorités sur la même voie. Ironie de l'histoire, c'est précisément ce qu'avait prétendu le projet lascasien en se fixant pour objectif de les christianiser.

Quoi qu'il en soit, l'expérience et la postérité du système de réductions est à l'origine de la composition sociale si particulière du Guatemala, tout comme de la répartition territoriale de la population.

### *Le tournant libéral (1871-1944)*

Si le Guatemala présente une société extrêmement diversifiée socialement et culturellement, le pays s'est construit sur une opposition binaire entre indigènes et non-indigènes : Espagnols vs indigènes à l'époque de la conquête ; *República de Indios* vs *República de Españoles* ensuite (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) ; puis indigènes vs *criollos* (Espagnols nés sur le sol américain) et Espagnols (péninsulaires) ; indigènes vs Espagnols, *criollos* et *ladinos* (Espagnols ou *criollos* pauvres, métis et indigènes aisés arborant les attributs culturels de la péninsule) à partir de l'indépendance du Guatemala (1821) ; et enfin, indigènes vs *ladinos* (c'est-à-dire, à cette

---

4. La meilleure analyse sur cette question reste celle de Saint Lu André, « La Vera Paz. Esprit évangélique et colonisation », Thèse doctorale présentée à la faculté de Lettres et Sciences Humaines de l'université de Paris, Paris, 1968.

époque, tout ce qui n'est pas indigène) à partir de l'époque libérale (1871). Il faut cependant préciser que ces catégories n'étaient pas absolument hermétiques. Les élites indigènes, formées et instruites par les religieux dès les premiers temps de la colonisation, trouvèrent une place importante aux côtés des autorités espagnoles, quand bien même elles leur furent toujours subordonnées.

L'époque libérale représente un tournant dans le rapport à l'indigène. Car si durant la période coloniale les autorités péninsulaires édictèrent des lois pour tenter de protéger les autochtones des nombreux abus dont ils pouvaient être victimes, et si au cours de la période qui suivit l'indépendance, la république tenta de les inclure dans le nouveau projet de nation guatémaltèque dans un projet fondé sur l'assimilation en tentant de maintenir un certain degré de préservation des communautés, les dictatures libérales qui se succédèrent entre 1871 et 1944 n'eurent de cesse de réduire à néant toute forme de protection et de différenciation légale dont pouvaient bénéficier ces populations (en refoulant l'indigène au bénéfice du *ladino*), au nom de l'accumulation de capital et du développement qui impliquait notamment la libéralisation de la main-d'œuvre. Le but principal des mesures de l'époque était l'accélération de l'accaparement des terres communales et communautaires dont bénéficiaient encore les indigènes et la mise à disposition d'une main-d'œuvre corvéable à merci.

C'est précisément durant cette période que l'on assiste à la professionnalisation de l'armée, que l'oligarchie terrienne va progressivement convertir en instrument de contrôle social dans le but de défendre ses intérêts.

Par conséquent, le regard sur l'intégration des populations indigènes, qui sont structurellement les plus éloignées du progrès technique à l'européenne, s'en trouva grandement modifié. De la logique d'intégration et d'inclusion prévalant dans la période immédiatement antérieure, on passa à celle de l'exclusion, sous-tendue par une philosophie de la différence et de l'intolérance fondée sur les théories de la sélection naturelle et de la hiérarchie des espèces et des races. Des théories biosociales post-darwiniennes qui se répandirent sur tout le sous-continent à l'époque, et qui faisaient de l'Indien le responsable du retard économique. Une conception tenace que l'on retrouve encore aujourd'hui au Guatemala.